

BERNARD-MARIE KOLTÈS

PROLOGUE
ET AUTRES TEXTES



LES ÉDITIONS DE MINUIT.

© 1991 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1346-7

Nom de l'homme :

Dès lors et pour un temps, cette tristesse dont on parlera eut un nom propre, celui de l'homme dont la nuit, là, tout Babylone devinait, sans oser le regarder carrément, sous l'arbre, le corps recroquevillé; et, avec leur goût baroque pour les majuscules, ils nommèrent aussi la nuit elle-même : la Nuit triste; et encore, le tilleul au milieu du boulevard : l'Arbre de la Nuit triste; et ainsi de suite. En vertu de la règle selon laquelle il convient de donner un nom propre à ce qui a déjà un nom commun, puis un surnom au nom propre, et superposer indéfiniment les appellations qui, se renvoyant l'une à l'autre, finissent par vivre leur vie et rejeter l'objet dans un âge muet et barbare où tout se désigne à l'odorat et au toucher, et où tout ce qui n'a ni parfum ni forme n'existe pas.

Or, de plus barbare et de plus innommé, il n'y eut longtemps personne sur Babylone avant et après cet homme-ci, accroupi sous l'arbre, toute la nuit où le monde put le voir; au cours de son existence il fut pourtant nommé d'une quantité considérable de noms, propres, communs, dignes et familiers, vulgaires, à double et triple

sens, une moitié qu'il ignora toujours et une moitié qu'il fut seul à connaître ; mais aucun ne le désigna jamais lui en particulier. Ce furent plutôt toujours des noms d'espèce, génériques ou d'analogie, parfois même de costume ou de physionomie. Or voilà qu'un matin, par pur hasard, à une heure où pourtant il n'avait pas coutume d'être dehors, un matin où il traversait le boulevard — où seule l'heure, à vrai dire, était inhabituelle, mais non pas le claquement de ses semelles, ni le balancement de ses bras —, une grande femme maigre, de couleur — qu'il n'avait jamais vue et qu'il ne revit jamais —, déjà toute maquillée et dressée sur ses talons, et qui le regardait passer, l'appela de ce nom étrange et commun — assez bas pour la beauté de la voix et cependant assez fort pour qu'elle se mêlât au léger vent de dix heures ; et Mann, ainsi baptisé, qui se contenta de sourire sans la regarder, traversa rapidement l'air chargé de cette syllabe et continua sa promenade. Seulement — et c'est pour cela qu'il convient aujourd'hui de le nommer ainsi pour tous les temps qu'il traversa, de sa démarche impatiente et sûre d'elle —, l'odeur et la fraîcheur de cette heure inconnue de Babylone ordinairement déserte restèrent longtemps sur sa peau, dans ses vêtements et ses cheveux en même temps que ce nom, jusqu'au soir et longtemps encore, jusqu'à cette nuit-là où il l'abandonna à la tristesse qui l'étreignait. Cette nuit-là où, pour la première fois, tout Babylone le devinait seul, recroquevillé sous l'arbre, Mann ressentait alors cette légère douleur, passagère et inqualifiable, dont on dit qu'elle fit pleurer

sans raison nombre de vainqueurs au soir d'une bataille gagnée ; pour lui, cette crispation immatérielle, au lieu de l'isoler comme sa présence sous l'arbre pouvait le laisser croire, le rapprochait au contraire mystérieusement de présences depuis longtemps oubliées ; il la sentait sue et regardée de loin ; il se sentait lui-même contemplé, à cette heure de la nuit, tel qu'il était ; il percevait, venant jusqu'à lui du haut d'une terrasse à peine visible huit étages au-dessus du boulevard, des bribes épaisses de parfums dénaturés ; il entendait aussi, par-delà les bruits, les coups réguliers, lents, méditatifs, d'une main sur un bongo, passant par-dessus les maisons, d'une rue là-bas dans l'ombre derrière Babylone. Et, lorsqu'il se releva de cette nuit, il ne se connaissait plus de nom, pas même celui-ci dont l'avait baptisé, ce matin bizarre, la voix basse et éblouissante d'une Américaine.

A l'usage, Mann se révéla être un nom aussi utile et suffisant qu'un autre ; il caressait plutôt mieux qu'un autre et c'est ce qui intéressa Mann plus que tout ; il se soupirait, se giflait et se griffait parfaitement, et terminait agréablement et sans effort les phrases, auxquelles même il donnait une certaine allure, en particulier les interrogations. Et, s'il ne s'écrit pas aussi bien, et de loin, qu'il ne s'est échoué la première fois dans l'air et la lumière matinale de Babylone, sans doute est-ce que celle qui le prononça n'avait jamais su parfaitement écrire, et que Mann, qui le reçut et l'accepta, ne put jamais être capable de bien lire. Probablement sa forme la plus exacte fut-elle celle dont

cette syllabe unique fut plusieurs fois, en ce temps-là, et avant cette nuit, murmurée et jetée aux téléphones publics ; et la forme écrite la plus juste, ce M que l'on peut voir encore sur un mur du boulevard. Quoi qu'il en soit, ainsi s'appelle la tristesse dont on parlera, pour le temps qu'on la garde en mémoire, lorsqu'on la rencontre assise au milieu du boulevard la nuit sous l'Arbre, parfois.

Son nombril :

Il est dit que l'on doit commencer le récit de l'histoire d'un homme par celui de l'histoire de son père. Mann sortit dans le monde comme la plupart, la tête la première, ouvrit les yeux plus vite que la plupart ; et ce qu'il vit — ou plutôt qu'il entrevit dans l'obscurité de la salle noire du hammam —, il l'appela papa, comme chacun ; plus exactement, il appela les mains qui le tiraient de là : papa, et la bouche qui commença sur-le-champ, avant même qu'il soit complètement sorti, à lui expliquer la vie, les hommes, l'histoire, dieu et l'enfer, et le sens dans lequel il convient d'avancer : papa ; — ou du moins eût-il le désir de le faire, et son désir résonna dans la salle comme ces affreux premiers cris des bébés. C'est pendant ces quatre minutes silencieuses, totalement, que dura la chute (par d'autres aspects si mystérieuse) de Mann dans le monde, dans un coin de la troisième salle du hammam de la rue de Tombouctou, à la tombée du jour, entre le temps réservé

aux femmes (quatorze heures-dix-huit heures) et le temps réservé aux clients de la nuit (vingt heures-cinq heures du matin) que Mann se greffa par les mains et la bouche et les cheveux d'Ali penché sur lui, à Ali, corps, âme, passé, rancunes, sang et couleur et les malédictions, comme un liseron à l'arbre, et ne s'en détacha plus.

On pourrait croire que ce sont les douze années que Mann vécut auprès d'Ali (jusqu'à cette sombre histoire jamais éclaircie avec cet autre type), buvant et mangeant dans les mains d'Ali, dormant entre les jambes d'Ali, écoutant jusqu'à l'indigestion les radotages que tout vieil homme, même le moins bavard et le moins présomptueux, réserve à celui qui lui est échu en sauvegarde, qui consacèrent le droit de paternité d'Ali. Si cela était le cas, il faut reconnaître que, question radotage, il n'y eut pas plus père que ce père-là ; et si aujourd'hui Ali parle si peu, si avant ces temps Ali passait pour muet et bégueule, sans doute ce furent ces douze années où Mann grandissait entre ses pattes qui épuisèrent chez lui toutes formes de langage et jusqu'aux racines des mots qui permettent que l'homme normalement économe peut parler jusqu'à la fin de ses jours. Mais Ali ne fut pour Mann jamais économe en rien, ni surtout en maximes, insultes, enseignements, règles, interdictions, ni en phrases définitives dont il emplissait toute heure du jour et de la nuit. Pendant tout ce temps, il délaissa presque son inséparable bongo. Il ne quittait point Mann des yeux, même pour faire son travail ; il le traînait avec lui